

Zeitschrift: Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles
Herausgeber: Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Band: 5 (1870)
Heft: 10

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LE RAMEAU DU SAPIN

1870
OctobreOrgane du
Club Jurassien

Abraham Gagnebin de la Ferrière.

Si le Club jurassien avait à se choisir un patron le nom d'Abraham Gagnebin de la Ferrière arriverait immédiatement sur les lèvres de tous ses membres. Celui-ci est un des premiers introducteurs des sciences physiques et naturelles dans notre pays, c'est un pionnier du progrès, travaillant modestement et en silence dans un hameau du Jura bernois, à une époque où ces études étaient non-seulement exceptionnelles et peu encouragées, mais alors même que ceux qui s'y livraient passaient pour des "bizarres" ou des déraillés, comme on dirait dans le langage moderne.

Abraham Gagnebin est né à Renan en août 1707, il embrassa la vocation de son père, qui était médecin et fit ses études à Bâle. En 1725, de retour chez lui, il commença à explorer la contrée et les environs, mais en 1728, à l'âge de vingt-un ans, il entre comme chirurgien au régiment suisse d'Ernest en garnison à Strasbourg; il passe de là au régiment Bürki, en garnison à Embrun (Hautes Alpes) en 1730. — Il quitte le service en 1735, et revient s'établir à la Ferrière où il se marie la même année.

A partir de ce moment, il se voue à son pays et à la science; sa réputation de médecin et la bonté de son caractère lui assurent bientôt la considération de ses compatriotes, il peut donc se livrer à ses recherches, que ses études et ses voyages avaient stimulées. Pour le vulgaire, il ne fut qu'un "chercheur de cailloux" qu'un "ramasseur de mauvaises herbes", pour les savants, c'était un botaniste, un géologue, un climatologiste.

La Ferrière appartenait alors à la Seigneurie d'Erquel, dépendante de l'Évêché de Bâle, dans cette contrée, située à 1000 mètres au-dessus de la mer, les hivers sont longs et durs; les habitations semblables à celles des montagnes neuchâteloises, sont simples, formées de murs épais et recouvertes en bardaux; elles n'ont pas cet aspect de confort bourgeois qui fait dire: "voilà une belle maison", ou ce pittoresque qui arrête et retient l'artiste. — Au jardin et des allées d'arbres distinguaient seuls la demeure de Gagnebin. La science avait élu domicile sous ce toit de bois; derrière ces murailles, on travaillait, on scrutait les mystères encore insoufflés; on rêvait sur une pierre ou sur une fleur; de ce foyer modeste, où la vanité et la jactance étaient inconnues, on échangeait des idées avec le monde savant, avec le grand Haller, avec Bernard de Jussieu, Daubenton, Spielmann, Camper de Leyde, avec Bourquet, d'Ivernois, Garcin, etc. c'est là qu'on donnait asile à Jean Jacques Rousseau.

Il ne nous appartient pas, à nous profane de la science, de nous arrêter longtemps sur les travaux d'Ab. Gagnebin; sa vie a été racontée déjà par un autre pionnier du Jura, Jules Thurmann, auquel nous renvoyons nos lecteurs; ils y apprendront à aimer ce savant, ce travailleur, qui a vécu la vie d'un patriarche. Il est mort en 1800, âgé de 92 ans. —

Les efforts de Gagnebin et de ses successeurs n'ont pas épuisé le champ des études, nos montagnes nous réservent encore bien des surprises. "Que chacun apporte son offrande sur l'autel de la science", dit Thurmann, "Songeons que l'exemple de la simplicité des goûts et de la vie paisible du naturaliste, ne peut être que salutaire et moralisateur; rien n'est plus propre à calmer les passions et à élever les âmes que la contemplation des œuvres du Très-Haut."



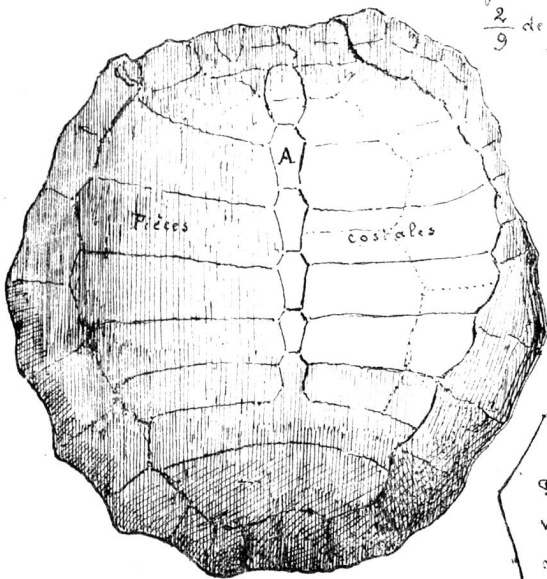
Abraham Gagnebin.

Les fossiles du Jura (2^{me} article)

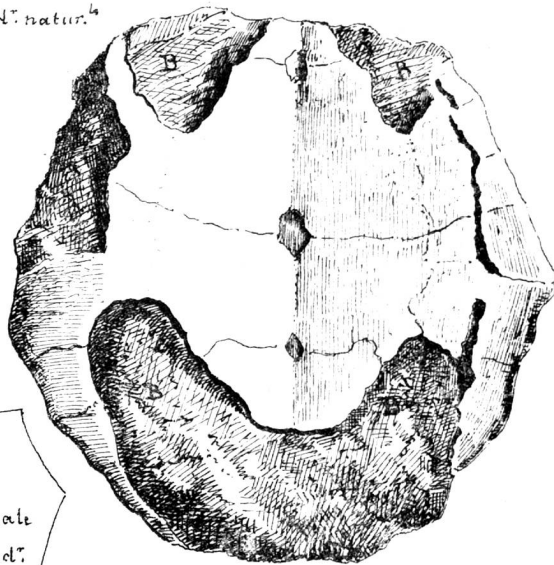
La Tortue de la Carrière des Hauts-Genexys.

Emys Daccardi. Pictet.

$\frac{2}{9}$ de grand. natur.⁴



Carapace (dos).
A. Pièces vertébrales.

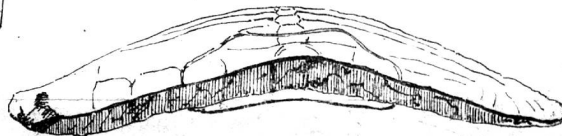


Plastron (ventre).
B. passage des membres.

A
Pièce
vertébrale
de grand.
naturelle.



Profil dans le sens de la longueur.



Profil transversal.

L.F. aut.
et réduit.



Dans un 1^{er} article, nous nous sommes occupés d'une série de fossiles remarquables par leur abondance dans tous les districts de notre pays. Aujourd'hui, l'article de M^r. Chevaller sur la tortue bourgeoise m'engage à dire quelques mots d'une découverte, qui date de plusieurs années, et qui prouve que nos roches renferment aussi des spécimens remarquables d'animaux vertébrés fossiles.

Il est peu de personnes qui n'aient entendu parler des fameuses carrières de Soleure, ouvertes non loin de l'ermitage de S^{te} Vérene, et dans lesquelles on a découvert de nombreuses carapaces de tortues, parmi lesquelles il en est de fort bien conservées. Dans notre canton, on ne connaissait encore, il y a quelques années, que des débris de ces reptiles trouvés dans les carrières de la Sagne et de Boïnods.

Vers la fin de mai 1858, en remontant des Hauts-Genexys à Tête-de-Ran, par un sentier aujourd'hui bien délaissé, je reconnus qu'on avait ouvert une carrière nouvelle, dans des couches appartenant au même horizon géologique que celles de Boïnods et de la Sagne, c'est à dire dans l'étage Portlandien, connu sous le nom de roc ou de pierre de taille. Ces bancs calcaires renferment partout dans notre pays de curieuses dents de poissons, dont je parlerai une autre fois. — "Avez-vous trouvé des fèves ou des haricots?" demandai-je aux ouvriers, en désignant ces dents par leurs noms vulgaires. — "Non, mais nous avons une pierre qui ressemble singulièrement à une tortue".

On jugera de l'émotion que je ressentis à cette nouvelle, et surtout lorsque j'eus sous les yeux la carapace entière d'une tortue longue d'un pied et demi, c'est-à-dire trois fois aussi grande que la tortue grecque qui habite le midi de la France, et de plus, admirablement conservée dans le détail de ses formes.

Cette Carapace retirée de l'un des bancs de calcaire exploités en cet endroit, était remplie elle-même d'une roche semblable, et par conséquent fort pesante (environ 30 livres) et peu facile à transporter. La nuit était proche, qu'allais-je faire du trésor dont je venais de m'assurer la possession en vidant le fond de ma bourse.

et dont je n'étais point disposé à me séparer. Tout à coup, Ô bonheur! Je distingue dans le lointain les chevaux de la poste, gravissant à pas comptés la route des Loges. Sans balancer, je prends ma course à travers bois et pâturages, enjambant murs et barrières, avec ma pierre sous le bras. Quand j'atteignis la voiture, tout haletant, j'eus peur de ne pas y trouver de place; ma crainte était mal fondée, je pouvais m'y caser moi et ma charge; mais dans quel état!

Il était près de minuit quand j'arrivai au Locle, à pied, après avoir toute fois laissé à regret mon précieux fossile chez un ami à la Chaux-de-Fonds. Malgré l'heure avancée, je me mis à consulter tout ce qui pourrait se rapporter à mon chelonien, parmi les livres de ma petite bibliothèque; cette revue sommaire suffit pour me convaincre de l'importance de ma trouvaille.

Jusqu'ici, en effet, les tortues fossiles n'ont été rencontrées que dans un petit nombre de localités, et souvent on a dû se contenter de débris bien incomplets pour reconstituer les espèces; c'est ce qui m'engage à ajouter quelques détails sur ces animaux.

Chez les tortues, le squelette se développe et s'élargit de telle façon que le sternum et les côtes se soudent ensemble pour former une boîte osseuse qui renferme tout l'animal, sauf les membres et la queue, de sorte que leur squelette au lieu d'être intérieur est extérieur, du moins pour le tronc. Cette disposition était nécessaire pour leur servir de défense; la lenteur de leurs mouvements et l'imperfection de leurs organes masticateurs étant insuffisants pour cela.

La Carapace des tortues est en outre recouverte d'une enveloppe cornée, ou écaille, qu'il ne faut pas confondre avec les pièces osseuses. L'écaille n'est jamais conservée dans les tortues fossiles, mais on retrouve ordinairement les sillons qui indiquent les bords des écailles. En outre, les sutures ou points de jonction de chacune des pièces osseuses sont toujours visibles, et il n'est pas rare que lors de la fossilisation elles se soient disjointes, en sorte qu'on ne retrouve que les pièces isolées et dispersées.

On distingue les tortues en quatre familles, d'après leur forme, et le milieu où elles vivent:

1. Les tortues de terre. — 2. Les tortues de marais. — 3. Les tortues fluviales — 4. Les tortues marines. Cependant on a déjà rencontré des espèces terrestres et des espèces marines réunies dans les mêmes couches.

La tortue des Geneveys donne lieu à une anomalie semblable. Elle appartient au genre *Emys* qui renferme les espèces vivantes les plus communes, toutes confinées dans l'eau douce; tandis que notre espèce fossile a été trouvée, comme celles de Soleure, dans une couche qui ne renferme que des débris d'animaux marins. On est autorisé à en conclure que leurs carapaces ont été entraînées par les courants d'eau douce, au moment où elles venaient de périr.

La description et les figures de l'*Emys Jaccardi* ont été publiées par M. F. J. Pictet, de Genève, dans ses *Matériaux pour la Paléontologie Suisse*. Le savant y a joint la description d'un grand nombre d'autres débris, dents et ossements de reptiles et de poissons du Jura neuchâtois. Dès lors plusieurs espèces nouvelles ont été découvertes, entre autres le plastron d'une tortue à peu près de même taille que la nôtre dans la carrière de Valangin, et une carapace de moitié plus petite, dans la carrière de la Toux.

Locle, Juillet 1870.

A. Jaccard.

— Sections. — Le manque de place nous a empêché d'insérer un rapport intéressant sur l'activité de la Section du Locle (col des Roches), rédigé et signé par M. James Burmann fils. Imitant l'exemple de la Chaux-de-Fonds, cette section s'est divisée en plusieurs sous-sections: de météorologie, de géologie, de botanique, d'ornithologie et d'entomologie. Chacune d'elles se réunit plusieurs fois par mois, soit en assemblée pour lire des travaux, soit pour faire une course d'exploration. Les botanistes profitent des cours intéressants donnés par M. le prof. Bizet et soignent leurs herbiers; ils recueillent aussi des champignons, très abondants cette année. Les géologues, guidés par M. Jaccard, font des progrès rapides dans la connaissance de la structure de notre Jura et amassent de nombreux fossiles. Les ornithologistes étudient les oiseaux de la vallée, ils ont compté 125 nids d'hirondelles. Les martinets sont partis le 3 Août. Les chardonnerets commencent à se montrer en grand nombre aux environs du Locle, sans qu'on puisse expliquer les causes de cette apparition.

La rédaction.